

# Laval théologique et philosophique



## Liminaire

Jean Richard

---

Volume 52, numéro 1, février 1996

Gregory Baum et la théologie critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400965ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400965ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Richard, J. (1996). Liminaire. *Laval théologique et philosophique*, 52(1), 5–6.  
<https://doi.org/10.7202/400965ar>

## Liminaire

Récemment, au trimestre d'automne 1994, Gregory Baum était professeur invité à l'Université Laval pour un séminaire de doctorat en théologie. Paraissait en même temps, aux éditions Sheed & Ward, son ouvrage intitulé *Essays in Critical Theology*. C'est ainsi qu'il aime caractériser maintenant sa propre pensée théologique. Dans la préface de cet ouvrage, il définit lui-même la théologie critique comme « une théologie qui fait usage de la théorie sociale critique pour découvrir et expliciter le sens libérateur de l'Évangile chrétien ». Tel fut donc le thème du minicolloque, tenu à Québec les 23 et 24 mars 1995 autour de Gregory Baum, dans la suite du séminaire de l'automne précédent. Nous publions ici les textes remaniés des communications présentées à cette occasion.

Dans l'article qui ouvre le dossier, G. BAUM précise ce que la théologie critique retient de la « théorie critique » de l'École de Francfort et comment elle s'en inspire. C'est là aussi qu'il montre son affinité avec la théologie de la libération, qui adopte elle-même substantiellement la même approche critique. Suit alors une mise en œuvre de la théorie critique, son application aux situations de notre temps. La subtilité de cette critique apparaît au mieux quand elle s'applique à débusquer l'idéologie la plus cachée, quand elle devient critique de la critique, plus précisément, critique de la « critique innocente ». Pour terminer, l'auteur s'attaque à un monument de poids, quand il dénonce le discours postmoderne comme « critique innocente de la modernité ».

En considérant l'œuvre théologique de Gregory Baum, C. MÉNARD y reconnaît un modèle de « théologie publique ». Depuis quelque temps déjà, notre théologie a quitté l'enceinte du grand séminaire pour adopter celle de l'université. On prend conscience maintenant qu'elle se trouve là encore prisonnière d'un espace clos et qu'il lui faut une fois de plus émigrer, cette fois pour affronter la place publique. Pour cela, il ne suffit pas de nous familiariser avec les modes généraux de pensée de notre époque. Nous devons prendre racine dans le contexte particulier qui est le nôtre. Plus encore, il nous faut converser avec les chrétiens et chrétiennes de la base et, à l'intérieur de ce dialogue, leur communiquer les instruments nécessaires pour qu'ils puissent exprimer le sens chrétien de leur propre expérience humaine. En tout cela, la pratique théologique de Gregory Baum constitue un modèle à suivre.

L'article précédent indiquait déjà que la théologie contextuelle de Baum s'inscrit dans un genre théologique dont le prototype est la théologie de la libération. J'ai voulu moi-même montrer comment s'articule, chez Baum, la théologie de la libération

dans la version nord-américaine qu'il en propose. On peut y distinguer trois étapes. Ce n'est pas le moindre mérite de l'auteur de poser au point de départ l'option préférentielle pour les pauvres et de montrer comment tout le reste en découle. Vient ensuite la partie proprement critique, qui procède à l'analyse de la société et de ses idéologies. La théologie critique, cependant, ne s'arrête pas à cette étape négative ; elle va aussi élaborer l'esquisse d'un ordre nouveau. La question du socialisme — du socialisme marxiste tout spécialement — se pose alors, puisque telle fut la contrepartie radicale de la société libérale à l'époque moderne. Dans les termes les plus simples, la question pour nous peut se formuler ainsi : qu'en est-il de l'inspiration marxiste de la théologie de la libération ? Et qu'en est-il de l'inspiration prophétique du socialisme marxiste ?

C'est aussi par la voie de la théologie de la libération que L. MELANÇON s'est engagée dans la théologie féministe. La pensée d'Élisabeth Schüssler Fiorenza lui apparaît alors comme l'exemple typique d'une théologie féministe procédant à la manière d'une théologie critique de libération. La critique du patriarcat s'approfondit dans le sens d'une analyse systémique qui tient compte des diverses formes d'oppression faite aux femmes. Dès lors, les différentes théologies de la libération ne sont plus simplement juxtaposées ; elles s'intègrent les unes aux autres. Le terme positif du processus, l'utopie libératrice, se présente ainsi comme l'*ekklesia* des femmes, c'est-à-dire comme une communauté ecclésiale où les femmes peuvent être actives, participantes, leaders.

Pour montrer qu'elles ne sont pas de purs produits d'importation, M. BEAUDIN fait voir les analogies entre les nouvelles théologies critiques et théologies de la libération et les mouvements d'action catholique de milieu au Québec. Il raconte l'origine et l'évolution de ces mouvements : comment, bien avant Vatican II, ils ont pratiqué une ouverture de l'Église à la société moderne séculière. Certains traits manifestent plus spécialement leurs affinités avec les théologies de la libération : la solidarité avec les exclus, le combat pour la transformation des structures sociales et la méthode du voir-juger-agir. Devant le retour en force du néo-libéralisme, les mouvements d'action catholique se sont radicalisés dans leur engagement social. Et là encore leur destin rejoint celui des théologies latino-américaines de la libération : ils courent le risque d'être désavoués par les institutions ecclésiales. Ce qui se fera sans doute ici de façon plus discrète, sans alerter l'opinion publique, par la simple suppression des ressources nécessaires.

Dans sa communication, L. O'NEILL relève deux faits marquants du temps présent : d'abord, la tension dialectique qui subsiste entre, d'une part, les différents types de théologie critique et, d'autre part, le discours ecclésial du Magistère romain ; et puis, l'opposition radicale entre cette même théologie critique et le discours économique dominant. Dans une telle situation, seul le caractère prophétique de la Parole qui l'inspire peut donner à la théologie critique quelque espoir de se faire entendre dans notre monde. Voilà bien un corollaire important à la thèse de la théologie critique comme théologie publique.

Jean RICHARD